

Delacroix
~
Zanetta

LE BORD
DE L'EAU
études
de style

À proportion. Eugène Delacroix et la mesure de l'homme
Julien Zanetta

Le 5 août 1854, Eugène Delacroix consigne une expérience d'émerveillement devant ce qu'il nomme le « petit monde » qu'il découvre au détour d'une forêt. Face à la parfaite organisation de ce microcosme, le peintre perd pied, un vertige le saisit. Cette étude se propose de rendre compte de ce vertige, de comprendre la forme que Delacroix lui a donnée dans son journal et d'en mesurer l'étonnante descendance, d'Edgar Degas à Benoît Mandelbrot, en passant par les « sciences diagonales » chères à Roger Caillois.

Julien Zanetta enseigne à l'Université Ca' Foscari de Venise. Il est l'auteur de quatre livres – *Baudelaire, la mémoire et les arts* (Classiques Garnier, 2019), *D'après nature. Biographies d'artistes au XIX^e siècle* (Hermann, 2019), *Niveurmôrre. Versions françaises du Corbeau au XIX^e siècle* (Droz, 2020), *L'Hôpital de la peinture* (Rue d'Ulm, 2022) –, ainsi que d'une traduction des essais de William Hazlitt relatifs à l'esthétique et à la littérature (*Sentiment et raison*, Sorbonne Université Presses, 2019).

10 € TTC



9 782356 879622

Julien Zanetta

À proportion

*Eugène Delacroix et la mesure
de l'homme*



Dans la collection « Études de style »

Mandorla de Paul Celan. Ou l'épreuve de la prophétie
Emmanuelle Danblon

Le Bateau ivre d'Arthur Rimbaud. Un texte. Une voix
Pierre Brunel

Sartre ou le premier chemin de la liberté. L'Être et le néant
Robert Misrahi

Rendre la parole. Les Larrons de William Faulkner
Pierre Bergounioux

Poincaré et la robotique : les géométries de l'imaginaire
Jean-Paul Laumond

Une Élégie du Nord d'Anna Akhmatova
Sophie Benech

Le Journal de Franz Kafka.
L'impasse de l'écriture et le dessin de l'acrobate
Jacqueline Sudaka-Bénazéraf

Considérer la vie comme digne d'être vécue
Marcel Proust à la Recherche du temps perdu
Anne Mounic

Un mystérieux prince baudelairien. « Une gravure fantastique »
poème LXXI des Fleurs du Mal
Marc Dominiczy

Le Rivage des Syrtes de Julien Gracq. Ou la géopoétique
d'une aventure intérieure
Étienne Crosnier

Dante et le mythe de l'éternité de l'homme. Le septième chant du Paradis
Claudio Gigante

Sylvie, de Gérard de Nerval. Un siècle d'action dans une minute de rêve
Anne Mounic

L'amour en ruine. Autour d'un poème de La Grande Gaité d'Aragon
Adrien Cavallaro

Je vois partout des différences,
mais aussi partout des proportions.
Voltaire

Ce sujet comporte peut-être une science tout entière!
Et il haussait les épaules comme pour me dire :
Nous sommes et trop grands et trop petits!
Balzac

L'homme le plus habile ne peut faire pour les autres
que ce qu'il fait pour lui-même, c'est-à-dire noter,
observer, à mesure que la nature lui offre
des objets intéressants.
Delacroix

À Michèle Hannoosh

Du samedi 5 août 1854, on sait que le temps est gris et qu'il fait frais pour la saison, de lourds nuages flottent au-dessus de Paris. Dans son atelier rue Notre-Dame-de-Lorette, Eugène Delacroix lit, à moins qu'il ne dessine. Pour tout dire, il s'ennuie et serait mieux ailleurs, à la campagne, à marcher en forêt ou à contempler la mer. Il doit gagner Dieppe dans une semaine, mais des obligations le retiennent en ville, les travaux de Saint-Sulpice devraient démarrer sous peu, sa charge de conseiller municipal lui impose de demeurer quelques jours encore, il vient de jeter la première ébauche de la grande *Chasse au lion* qu'il donnera à l'Exposition universelle de l'année suivante. Le voici qui s'attable et relit un agenda aux pages longues et étroites. Delacroix a tenu son journal pendant près de quarante ans, de 1822 à 1863. D'amples pans demeurent vierges de descriptions : de 1824 à 1847, sa rédaction est suspendue. Seules traces, quelques lettres, feuilles volantes, carnets de notes et tableaux épars sont nos témoins. Si l'on considère ce gouffre de vingt-trois ans, on se plaît à penser que Delacroix put connaître, lui aussi, la mélancolie des paquebots,

les froids réveils sous la tente, l'étourdissement des paysages et des ruines, l'amertume des sympathies interrompues. Car Delacroix voyagea. Il se rendit au Maroc, en 1832, et en rapporta dans des carnets esquisses, des observations de première main. Mais jamais le journal, ou la pensée du journal, ne l'abandonna. En 1847, l'écriture intègre à nouveau son quotidien de manière plus ou moins constante jusqu'à la fin de sa vie.

On a beaucoup écrit, et admirablement, sur la précision de cette opération journalière, saisie d'une grande régularité où la pensée se mesure à elle-même, où elle fraie et bourgeonne au milieu de l'ordinaire, des petites affaires, mélangeant aux comptes et aux recettes des remarques sur la couleur, des désirs et des goûts, des discussions à propos de la politique, de la littérature, de l'époque en général, des citations, des émotions fugaces, des obsessions, des exhortations, sans rien céder à la valeur proprement littéraire de l'exercice. Long soliloque ou conversation entretenue dans l'intimité, avec l'estime et le respect de celui à qui l'on parle : Delacroix s'adresse à lui-même sans fard, avec la conviction que l'opération pourra se révéler utile. Bien campée dans le présent, la parole improvisée, elle s'attarde sur des détails, s'appesantit sur des préoccupations éphémères, comme pour prendre la température ou mesurer la pression au gré d'un « baromètre

de l'âme¹ » fait à son usage et rendre compte d'un « monde où la “chose vue” et l'imaginaire ne sont pas séparables² ». Mais il lui arrive souvent d'orienter implicitement ces notations vers le moment où elles seront relues. La manière dont le peintre ploie le temps, le soumet, par les renvois et les ajouts, à une plasticité telle qu'il en vient à créer une espèce de langage analogue à la peinture ou la suppléant parfaitement³. Car l'écriture de Delacroix possède un style propre, un rythme sien, parfois brusque et heurté, parfois lyrique, sardonique, sinon désabusé. À ce propos, il est arrivé à Baudelaire de remarquer « certaines locutions un peu usées, un peu *poncif*, *empire* même, qui échappent trop souvent à cette plume naturellement distinguée⁴ ». Mais derrière la remarque malicieuse, un autre type d'admiration s'impose avec justesse : « Ce qui marque le plus visiblement le style de Delacroix, c'est la concision

1 Selon l'expression consacrée de Jean-Jacques Rousseau (« J'appliquerai le baromètre à mon âme ») qui donne son titre au bel essai de Pierre Pachet (*Les baromètres de l'âme : naissance du journal intime*, 1990). Voir aussi, Anouchka Vasak, « “Les baromètres de l'âme” : le modèle météorologique dans l'écriture de soi au XVIII^e siècle », *Dix-huitième siècle*, n°54, 1, 2022, p. 251-228.

2 Stéphane Guégan, *Delacroix. Peindre contre l'oubli*, Paris, Flammarion, 2018, p. 15.

3 Voir la thèse défendue par Michèle Hannoosh dans son *Painting and the Journal of Eugène Delacroix*, Princeton, Princeton University Press, 1995.

4 Charles Baudelaire, « L'Œuvre et la vie d'Eugène Delacroix », *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1976, t. II, p. 754.

et une espèce d'intensité sans ostentation, résultat habituel de la concentration de toutes les forces spirituelles vers un point donné¹. » Approcher de cette « intensité sans ostentation » représente l'une des ambitions de cette étude, c'est-à-dire lire Delacroix comme un peintre-écrivain à proprement parler et non comme un artiste se souciant, à ses heures perdues, de consigner ses idées ou les menues circonstances de l'ordinaire. Le souci de la forme, l'exigence d'un verbe tenu et d'une pensée claire, la capacité descriptive mais aussi imaginative du langage caractérise les nombreuses notes du *Journal*. Celle dont nous occuperons en particulier manifeste ce que Michèle Hannoosh appelle ailleurs « l'écriture expérimentale² » propre à Delacroix.

Car il arrive parfois que le *Journal* se transforme en laboratoire, lieu de pensée où les expériences sont passées au crible de la réflexion. Les pages étroites se font théâtre d'idées où l'on ne reconnaît pas forcément, de prime abord, l'intensité oxymorique animant certaines des œuvres peintes. Pas plus, d'ailleurs, que les très riches heures du romantisme, ses fastueuses couleurs, ses scènes outrées. On observe dans ces pages un Delacroix secret, témoignant d'une vive curio-

1 *Ibid.*, p. 755.

2 Michèle Hannoosh, « Introduction », in Eugène Delacroix, *Journal*, éd. de M. Hannoosh, Paris, José Corti, 2009, t. I, p. 18. [dorénavant *Journal*]

sité pour le monde visible, sans fins ni desseins immédiats. Une circonstance inopinée pourra donner lieu, par exemple, à des remarques d'esthétique. Ainsi de la question de la mesure. Pour contrer les partis trop tranchés de son ami peintre Paul Chenavard, Delacroix imagine de la part du spectateur une attention et une évaluation qui n'essaieraient pas de classer ou d'envisager la progression des uns ou des autres : « Un chef-d'œuvre de Rubens mis en pendant d'un chef-d'œuvre de Michel-Ange ne pâlera nullement. Si, au contraire, vous regardez séparément chacun de ces ouvrages, il arrivera sans doute qu'à proportion de votre impressionnabilité vous serez tout à celui que vous regardez¹. » « À proportion » ? La locution adverbiale définit une comparaison « en tenant compte du rapport des grandeurs ». Puissance de comparaison mais aussi variation d'échelle. La question de la proportion – que celle-ci porte sur l'arrangement entre les divers éléments d'une composition, sur la comparaison des peintres, sur la mesure en musique, sur son absence, sur ses effets quant à l'harmonie d'une peinture – ne cesse de préoccuper Delacroix. À plus forte raison lorsqu'il lui arrive de percevoir dans la nature des proportions ou des rapports qui lui paraissent étonnants, inattendus dans leur

¹ 16 mars 1857, *Journal*, t. I, p. 1126.

coïncidence. Car qu'est-ce qu'une coïncidence sinon un appel insolite à la mémoire, qui fait se superposer en un instant deux lieux temporellement éloignés? Un objet isolé fait signe au spectateur, qui le lie à son expérience propre, le rapproche de faits connus, pour déduire ensuite la curiosité de cette proximité soudainement révélée.

Cette expérience constitue le cœur de l'entrée que nous allons lire. Elle est à la fois représentative de ce que l'on trouve dans le *Journal* et tout à fait singulière. Elle reflète les traits principaux de l'écriture diariste propre à Delacroix – observation empirique, menus exemples tirés de la vie courante, réflexion sur les arts et l'esthétique, appréciation de nature personnelle atteignant par l'amplification à une signification de portée générale, pensées impromptues ajoutées ou agglomérées dans une espèce de coq à l'âne maîtrisé. Mais elle demeure en même temps particulière pour son caractère spéculatif, tout ensemble prudent et hasardé, un cas en matière de psychologie de la perception. Si l'on se fie au nombre de fois que Delacroix remet ce lot de propositions sur le métier, on doit bien admettre que l'idée principale qui les unit ne lui est pas indifférente, apparue puis oubliée comme nombre d'autres. En quelques lignes, le décousu de la parole conversante se noue au cousu de la réflexion obsessive. D'où le caractère si particulier de ce passage qui

tire sans doute sa richesse de l'observation d'un phénomène fascinant, *objet* de la contemplation, et de sa fréquence, du réseau de pensées connexes qu'il nous faudra reconstruire. Mais partie de sa force vient de la manière dont Delacroix consigne cette observation et lui donne forme écrite. Sans doute, l'artiste fait confiance à la précision de son regard, mais aussi à la capacité de sa plume à restituer celle-ci, à la traduire, à la signaler. Plus que la simple appréciation d'une coïncidence, ce passage réussit à offrir une densité stylistique au monde visible, comme il nous appartiendra de le montrer. C'est par la notation écrite (plus que par le dessin ou la peinture, du reste) que Delacroix parvient à rendre intelligible une intuition profonde relative au fragment qui par la suite, dans un second temps, est mise en pratique dans la peinture. André Malraux l'a dit, vient un moment où l'artiste comprend « que l'œuvre est le moyen *de sa recherche*¹ ». Dans le cas de Delacroix, on pourrait dire que l'écriture est le moyen de sa recherche en direction de l'œuvre, relance vive d'un circuit créatif continu. Ce samedi 5 août 1854, cette recherche passe une étape importante, point d'ancrage et nouveau départ. Retrouvons-y un instant Delacroix attablé. À la page blanche

1 André Malraux, *L'Homme précaire et la littérature*, Paris, Gallimard, 2010, p. 155.

du jour, il ajoute quelques notes rapides, une suite de remarques sur l'art, son histoire et la manière dont certains éléments s'y reproduisent. Bien vite, la plume glisse, il pense aux arbres de la forêt de Sénart, l'idée qu'il suit l'entraîne ailleurs et lui fait prendre en esprit la route de Champrosay.